

Percutés

Il fait gris, le ciel est bas, la pluie commence même à tomber, en ce 1^{er} novembre. Nous sommes partis de Tours ce matin, à bord de notre 403 noire, pour aller passer la journée à Baugé. Nous allons régulièrement déjeuner chez les parents de papa, le dimanche et passer l'après-midi avec son frère et nos cousines. Depuis Tours, c'est 70 km environ, par des nationales. Il y a pas mal de circulation sur la route, en ce jour férié de 1965.

Nous sommes tous les cinq dans la Peugeot. Papa conduit, maman tricote, elle aime ce passe-temps aussi utile que relaxant. Ça l'occupe pendant le trajet et ça lui permet d'avancer les pulls et les gilets qu'elle nous confectionne, à mon frère, ma sœur et moi. Nous sommes tous les trois sur la banquette arrière. Jean-Phi a 9 ans, Suzanne 12 et moi 15. On chante « *Capri, c'est fini* », le succès du moment, sorti il y a quelques mois. J'adore chanter en voiture.

L'ambiance est joyeuse dans l'habitacle, malgré la pluie qui tombe dehors. Il est 11h30, nous ne sommes plus qu'à quelques kilomètres de Baugé et on pense déjà au déjeuner que nous a préparé ma grand-mère : elle nous fait toujours de très bons repas.

On a à peine le temps d'avoir peur quand on aperçoit une voiture doubler en face... Elle arrive droit sur nous, beaucoup trop vite. C'est la sidération quelques secondes, et puis plus rien. Je n'entends rien, je ne vois rien, mon cerveau est en « pause ». Tu peux mourir à ce moment-là, tu ne t'en rends pas compte.

Quand je rouvre les yeux, je suis allongée contre le plafond de la voiture, mon frère assis sur moi, ma sœur sur mes jambes. La voiture est sur le toit et mes parents ont disparu. Après la brutalité du choc, le silence est assourdissant. Il y a un temps d'arrêt, on tente de reprendre nos esprits, puis on se regarde avec Jean-Phi et Suzanne, et un instinct de survie nous dicte de sortir au plus vite. Mais la 403 n'est plus qu'un amas de

tôles et l'espace pour bouger est très restreint. On découvre quand-même une petite ouverture, une vitre cassée, on s'y faufile tant bien que mal et on se retrouve dans un champ, à plusieurs mètres de la route. C'est là que je vois maman sous la voiture, les jambes et la taille coincées sous la carcasse. Elle a été scalpée complètement, c'est du sang, du sang partout, plus que du sang. L'image me saisit et pour moi, maman est morte. Papa est de l'autre côté de la 403, il est allongé, inconscient, le teint livide. J'apprendrai plus tard que sa rate a éclaté dans le choc, il est en train de faire une hémorragie interne. Je ne le vois que brièvement. Des voisins qui ont entendu le carambolage viennent nous aider. Ils me prennent en charge parce que je saigne beaucoup du visage, et m'emmènent dans leur petite maison où ils m'allongent. Des gens adorables.

En attendant les secours, des témoins s'emparent de poteaux qui étaient en cours d'installation pour clôturer le champ et les glissent sous la voiture pour tenter de

dégager maman, ou en tout cas la soulager du poids de ce qui reste de la 403.

Un attroupement se forme sur le lieu de l'accident. Beaucoup de gens, quelques voyeurs... Puis les secours arrivent. Papa ne va pas bien du tout. Il émet des râles dans l'ambulance qui l'emmène avec Jean-Phi à la clinique Saint-Grégoire à Tours. Il est conduit directement au bloc pour subir une splénectomie, une ablation de la rate.

Une autre ambulance prend en charge maman et Suzanne. Maman est emmenée en réanimation.

Mon grand-père et mon oncle, à qui on allait rendre visite, ont appris pour l'accident, je ne sais comment. Je les vois entrer dans la petite maison et venir à mon chevet, puis je suis conduite à mon tour à la clinique. J'ai une plaie au menton, une près de l'œil et une ouverture au front. Une vingtaine de points de sutures sont nécessaires pour recoudre mon visage. J'ai aussi un hématome énorme à la cuisse gauche : je suis noire de derrière le genou jusqu'au bassin, je ne peux plus poser

la jambe par terre. Le temps de mon hospitalisation, une infirmière est obligée de m'emmener aux toilettes dans le couloir. Je ne sais pas où sont mes parents et mes frère et sœur, ni même si papa et maman sont encore en vie.

Je l'ai reconnue à ses mains

A l'époque, je suis scolarisée dans une école privée de Tours et une bonne sœur, gentiment, me rend visite. Elle prend de mes nouvelles puis m'annonce : « *J'ai vu votre maman... nous allons prier pour elle* ». Cette phrase me glace le sang. Je suis dans mon lit d'hôpital, j'ai mal partout, et cette religieuse lâche ces mots comme une sentence. Elle laisse entendre que maman ne survivra pas.

On m'emmène la voir en soins intensifs. Le choc est dur quand j'ouvre la porte de sa chambre ! Deux patientes sont alitées et je ne sais pas vers qui aller, je ne sais pas dire laquelle est ma mère ! C'est à ses mains que

je reconnais maman. Son visage est complètement boursoufflé, un gros pansement enserre son cuir chevelu recousu, elle a des égratignures partout et peine à respirer. Elle a eu plusieurs côtes cassées dans l'accident et une perforation du poumon. Elle essaye de parler un peu malgré tout... son état est grave.

Papa, lui, est installé dans la chambre en face de la mienne. Je le vois quand j'arrive à sortir dans le couloir, je lui fais des signes, c'est réconfortant. Il est dans une chambre de trois personnes, lui se trouve sur le lit du milieu, celui que je vois le mieux. Je vois les drains qui sortent de son flanc. Depuis, je sais que la rate se trouve à gauche.

Mes parents sont hospitalisés beaucoup plus longtemps que nous. Jean-Phi et Suzanne ont passé une journée en surveillance avant d'être récupérés par nos grands-parents maternels. Huit jours plus tard, mon grand-père, ma grand-mère et la sœur de maman viennent me chercher à la clinique. Les 60 km du voyage jusqu'à Vendôme sont terribles pour moi, tant

j'angoisse. Je ne cesse de crier à mon grand-père de ralentir, dans les côtes, dans les virages, dès qu'il y a peu de visibilité sur la route : j'ai peur qu'une voiture nous arrive dessus. Je dois être insupportable.

Lors d'une de ses visites à la clinique, ma grand-mère a récupéré les habits de maman pour les laver. La maison de mes grands-parents dispose d'une cour qui donne sur le Loir, où ma grand-mère lave son linge au lavoir. « *Quand j'ai mis le manteau de ta mère dans la rivière, c'était rouge de sang* », me dit-elle, sous le choc, en revenant du lavoir.

La vie d'après

Nous sommes restés un long moment chez mes grands-parents, je ne saurais pas dire combien de temps précisément. Je n'ai pas de souvenir de la sortie de mes parents de l'hôpital, ni de quand nous avons vécu à

nouveau tous les cinq, mais la vie a repris tant bien que mal, après ce coup d'arrêt.

Au moment de l'accident, tu as l'impression très nette que ta vie est dévastée. Et puis les choses s'enchaînent, l'hôpital, le séjour chez les grands-parents, le retour à la maison... Mes parents étaient vivants, c'était formidable, et finalement, on ne s'en sortait pas trop mal, même si eux ont souffert de leurs blessures. Maman surtout, avec son poumon perforé, ses côtes, ses séances chez le kiné... Ça laisse des séquelles, mais j'étais avec mes parents, mon frère, ma sœur. Personne ne manquait à l'appel.

Après ça, nous avons continué d'aller déjeuner le dimanche chez mes grands-parents paternels à Baugé. Je suis repassée plusieurs fois à l'endroit de l'accident : au lieu-dit « la gare » de Lasse, sur la route nationale 766, entre Baugé et Noyant, comme c'était écrit avec précision dans le *Courrier de l'Ouest* du 2 novembre 1965. Ça faisait quelque chose à chaque fois. Tu te

dis : « *on est en vie... c'est quand même pas mal !* »

Je n'y pense pas tous les jours mais tous les 1^{er} novembre, si. Avant le décès de maman, on se téléphonait toujours ce jour-là. Ça marque tellement fort, quand tu vis des choses aussi terribles. « *Effroyable* », « *des plus violentes* », c'est comme ça que les journaux de l'époque ont qualifié la collision entre notre 403 et la 404 qui nous a percutés.

Et 60 ans plus tard, la peur est toujours là quand je suis passagère dans un véhicule. Aujourd'hui, il y a pourtant les ceintures de sécurité, les airbags, les aides à la conduite. Il n'empêche, parfois, je monte en voiture en me disant « *j'espère qu'on va en ressortir de ce véhicule, qu'on ne sera pas morts avant d'arriver à destination* ». La peur s'accroît même peut-être avec l'âge : en vieillissant, on se sent plus fragile, on est plus sensible. Mon mari conduit bien, mais plus vite que moi et j'ai régulièrement des réactions de freinage, ou je crie « *freine !* », alors qu'il a vu lui aussi qu'il fallait ralentir. Mais je ne peux pas m'en empêcher, ça sort tout seul !

Un jour, il y a quatre ou cinq ans, une camionnette qui circulait deux voitures devant nous a entrepris un demi-tour. Elle allait tellement vite que j'ai cru qu'elle allait revenir nous percuter. J'ai crié, j'ai mis ma main devant mes yeux et j'ai entendu un bruit fou, un flash sonore dans ma tête. Peut-être le bruit de l'accident de 1965, celui que je n'avais pas perçu à l'époque. Cette fois-ci pourtant, il n'y a pas eu collision, seule une terrible frayeur.

Et puis la vie a repris son cours.